

Dante, De l'éloquence en vulgaire

Irène Rosier-Catach

Dante Alighieri (1979). *De Vulgari eloquentia*, a cura di P.V. Mengaldo.

Questions sur l'origine :

- à qui fut donnée en premier le parler (*locutio*)
- qui fut le premier locuteur (*primumloquens*)
- à qui a-t-il parlé
- où ?
- quand
- en quelle langue (*idioma*)

I,iv

1. A l'homme seul il fut donné de parler, comme il est manifeste par ce qui précède. A présent, je crois qu'il faut aussi rechercher à qui parmi les hommes fut donné le parler en premier, ce qui fut dit en premier, et à qui, et où, et quand, et pour finir en quel idiome surgit la première parole.

Soli homini datum fuit ut loqueretur, ut ex premissis manifestum est. Nunc quoque investigandum esse existimo cui hominum primum locutio data sit, et quid primitus locutus fuerit, et ad quem, et ubi, et quando, nec non et sub quo ydiomate primiloquium emanavit.

2. En vérité, selon ce qui est dit au début de la Genèse, où la sainte Ecriture traite de l'origine du monde, il se trouva une femme qui parla avant tous, la très présomptueuse Eve, lorsqu'elle s'adressa au diable pour répondre à sa question : 'nous nous nourrissons du fruit des arbres qui sont dans le paradis ; Dieu nous a prescrit de ne pas manger ni toucher le fruit de l'arbre qui se trouve au milieu du paradis, pour ne pas risquer de mourir'.
3. Mais même si la femme, dans l'Ecriture, se trouve avoir parlé la première, il est plus raisonnable de croire que l'homme a parlé le premier, et il est incongru de penser qu'un acte si noble du genre humain ne soit pas en premier l'oeuvre de l'homme plutôt que de la femme. Nous croyons donc raisonnablement qu'à Adam fut d'abord donné de parler, par celui qui venait tout juste de le façonner.
4. Quant à ce qui a été dit quand résonna pour la première fois le son vocal du premier locuteur, je ne doute pas que pour tout homme sain d'esprit ce sera immédiatement 'Dieu', c'est-à-dire 'El', soit par mode de question, soit par mode de réponse. Il semble absurde et aberrant pour la raison que quelque chose ait été nommé par l'homme avant Dieu, puisque l'homme fut créé par lui et pour lui. En effet, de même que, après la transgression du genre humain, le début de tout discours commença avec un 'Malheur !', il est raisonnable de penser que celui qui vint avant commença par la joie ; et puisqu'aucune joie n'est en-dehors de Dieu, mais qu'elle est toute en Dieu, et que Dieu lui-même est entièrement joie, il s'ensuit que le premier locuteur d'abord et avant toute chose a dit 'Dieu'.
5. De là surgit maintenant une question, comme nous avons dit plus haut que l'homme a d'abord parlé par voie de réponse : est-ce que cette réponse s'adressa à Dieu ? En effet, si elle s'adressa à Dieu, il semblerait alors que Dieu aurait parlé, ce qui semble aller contre ce qui fut exposé plus haut.
6. A cela nous disons qu'il a bien pu répondre à la question de Dieu, et que ce n'est pas pour autant que Dieu a parlé cela-même que nous appelons un parler (*nec propter hoc Deus locutus est ipsa quam dicimus locutionem*). Qui en effet peut douter que tout ce qui est doit se plier à la volonté de Dieu, par qui tout est fait, conservé, gouverné ? Et donc, si l'air est mu par le commandement de la nature inférieure, qui est servante et créature de Dieu, pour produire de telles altérations qu'il fasse résonner le tonnerre, foudroyer le feu, pleuvoir l'eau, tomber la neige, précipiter la grêle, ne

pourra-t-il pas être mu, par le commandement de Dieu, pour faire résonner certains mots, rendus distincts par celui qui peut distinguer de plus grandes choses. Pourquoi pas ?

7. Nous croyons donc que tous ces développements sont suffisants sur ce point et sur d'autres.

I, v

1. Etant de l'avis, non sans raison en fonction des arguments donnés précédemment mais aussi de ceux qui vont suivre, que le premier homme a en premier dirigé son parler vers Dieu-même, nous dirons raisonnablement que le premier locuteur a immédiatement parlé, dès qu'il a reçu le souffle de la puissance de Vie. Nous croyons en effet que, pour l'homme, être écouté est plus humain qu'écouter, pour autant qu'il est écouté et écoute en tant qu'homme¹. Si donc le créateur, principe et amour de la perfection, de son souffle dota de toute perfection le premier de nous, il nous apparaît raisonnable que le plus noble de tous les animaux ne commença pas à écouter avant d'avoir été écouté.
2. Si quelqu'un soulève l'objection qu'il n'avait pas besoin de parler, puisqu'il était alors le seul homme existant, et que Dieu discerne nos secrets sans mots avant même que nous le fassions, nous dirons, avec le respect dont il faut faire preuve quand nous traitons de la Volonté Eternelle, que bien que Dieu ait la science, et même la prescience (ce qui est identique chez Dieu), du concept du premier locuteur sans qu'il parle, il voulut pourtant qu'il parle, afin que soit glorifié dans la manifestation d'un si grand don celui-là même qui avait fait ce don gratuitement². Nous devons donc croire qu'est divin en nous la joie que nous éprouvons dans l'actualisation ordonnée de nos effets.
3. Et à partir de là nous pouvons déterminer le lieu où le **premier parler** (*prima locutio*) a jailli ; en effet, si l'homme a reçu le souffle en dehors du paradis, c'est en dehors, s'il l'a reçu à l'intérieur, nous sommes alors convaincu que le lieu du premier parler était à l'intérieur du paradis.

I, vi

1. Puisque les affaires humaines s'accomplissent en de multiples et divers **idiomes**, de telle sorte que souvent les hommes ne se comprennent pas mieux entre eux avec des mots que sans mots, il convient de nous mettre en chasse de cet **idiome** qui, selon ce qu'on croit, fut utilisé par l'homme qui n'eut pas de mère, par l'homme qui ne fut pas allaité, qui ne connut ni enfance ni vie adulte.
2. Pour cela, comme pour tant d'autres choses, la cité de Petramala est la plus grande de toutes, patrie pour la majeure partie des fils d'Adam. En effet, quiconque raisonne de manière si stupide qu'il croit que le lieu de sa naissance est le plus délicieux sous le soleil, celui-là va juger que son vulgaire propre, à savoir son parler maternel, est au-dessus de tous les autres, et par conséquent croit que ce fut celui d'Adam.
3. Mais nous, pour qui le monde est la patrie comme la mer pour les poissons, qui avons bu l'eau de l'Arno avant même d'avoir des dents, et qui aimons Florence au point de souffrir injustement l'exil, nous ferons pencher les plateaux de notre jugement plutôt du côté de la raison que du côté des sens. Et bien qu'il n'existe sur terre aucun lieu plus propice à notre plaisir ou à l'assouvissement de notre sensibilité que Florence, nous considérons et nous jugeons, avec la plus grande fermeté, après avoir lu et relu les livres des poètes et des autres écrivains où le monde est décrit dans son ensemble et dans ses parties, après avoir considéré en nous-même les différentes positions des localités du monde et leur relation aux deux pôles et à l'équateur, qu'il y a beaucoup de régions et de villes plus nobles et plus délicieuses que la Toscane et Florence, dont nous

¹ Pb sur *sentire* qui est à d'abord « percevoir », puis « écouter ». Voir Dragonetti 16 : *sentire* : il est plus humain de se faire entendre (littéralement : d'être connu) que de connaître, pouvu que l'homme se fasse entendre et connaisse en tant qu'homme. Dragon. 16 : manifeste le désir de se porter vers l'autre « En insistant sur l'antériorité du *sentiri* Dante montre fort bien qu'avant d'être connaissance des choses, le langage est d'abord une interpellation, et une confrontation où, ce qui est mis à l'épreuve c'est la communication. La parole est donc le lieu d'une *entente* possible, mais encore faut-il que l'homme s'y *manifeste comme homme* ».

² Idée commune que le langage a été donné aux hommes afin qu'il loue Dieu ; cf. Ps., 50, 17 etc.

sommes originaire et citoyen, et qu'il existe de nombreuses nations et peuples qui utilisent une langue (*sermo*) plus délectable et plus utile que celle des Italiens.

4. Pour revenir à notre propos, nous dirons que fut créée par Dieu, en même temps que la première âme, une **forme déterminée de parler** (*certa forma locutionis*) – je dis ‘forme’ en ce qui concerne les vocables des choses, la construction des vocables, et la prononciation des constructions-- et c'est cette même forme qui se retrouverait dans la langue de tous les locuteurs (qui serait utilisée dans la langue de tous les locuteurs ?), si elle n'avait pas été balayée par la faute de l'humaine présomption, comme on le montrera plus loin³.

Redeunt igitur ad propositum, dicimus certam formam locutionis a Deo cum anima prima concreatam fuisse. Dico autem 'formam' et quantum ad rerum vocabula et quantum ad vocabulorum constructionem et quantum ad constructionis prolationem: qua quidem forma omnis lingua loquentium uteretur, nisi culpa presumptionis humane dissipata fuisset, ut inferius ostendetur.

5. C'est avec cette forme de parler qu'a parlé qu'Adam. C'est avec cette forme de parler qu'ont parlé tous ses descendants jusqu'à la construction de la Tour de Babel, nom qui signifie 'Tour de la confusion'. C'est de cette forme de parler qu'ont hérité les fils d'Héber, que l'on appelle pour cette raison 'Hébreux'.

Hac forma locutionis locutus est Adam; hac forma locutionis locuti sunt omnes posteri eius usque ad edificationem turris Babel, que 'turris confusionis' interpretatur; hanc formam locutionis hereditati sunt filii Heber, qui ab eo dicti sunt Hebrei.

6. A eux seuls cette forme est restée, après la confusion, afin que notre Rédempteur, qui devait naître d'eux selon son humanité, jouisse non pas de la langue de la confusion, mais d'une langue de grâce.

Hiis solis post confusionem remansit, ut Redemptor noster, qui ex illis oriturus erat secundum humanitatem, non lingua confusionis, sed gratie frueretur.

7. L'idiome que les lèvres du premier locuteur ont forgé fut donc hébraïque.

Fuit ergo hebraicum ydioma illud quod primi loquentis labia fabricarunt.

I, vii

4. (...)L'homme, incorrigible, avait en son cœur la présomption, à l'instigation du géant Nemrod⁴, non seulement de dépasser la nature par son art, mais encore l'auteur de la nature, qui est Dieu, et commença à édifier une tour à Sennaar, qui fut appelée ensuite Babel⁵, c'est-à-dire 'confusion'⁶, tour par laquelle il espérait atteindre le ciel, avec l'intention irréfléchie non pas d'égaliser, mais de dépasser son Créateur.(...)
6. En vérité, presque tout le genre humain s'était réuni pour accomplir cet ouvrage délictueux : qui commandait, qui préparait les plans, qui dressait les murs, qui les mesurait avec l'équerre, qui les enduisait à la truelle, qui fendait les roches, qui voulait les transporter par voie de mer ou de terre,

³ Episode de Babel, I vii, 2 sq.

⁴ Cf. *Inf.*, xxxi, 77-8 : « c'est Nemrod ; par le fiel de sa pensée, sur terre on n'emploie plus la langue unique » (Nembrotto per lo cui mal coto / pur un linguaggio nel mondo non s'usa) ; *Purg.* xii, 34-36 : « Et je voyais Nemrod comme égaré sous l'œuvre énorme, contemplant ces peuples qui dans Sennar suivirent son orgueil » ; *Par.* xxvi, 124-126 : « Ma langue alors parlée s'éteignit toute, bien avant que la race de Nemrod s'appliquât à l'ouvrage inachevable ». Cf. Brunet, *Tres.*, I, xxiv, 2 : « Et sachiés ke au tens Phalech, ki fu de la lignie Sem, cil Nembrot edefia la tor Babel en Babilone, ou avint la diversités des parleures et de la confusion des langues ». *ibid*, III, lxxiii, 3. *Isid. Etym.* VII, vii, ; xv, i, 4.

⁵ Gen., 11, 2.

⁶ Cf. supra DVE I, vi, 5.

chacun des groupes s'adonnant à divers autres ouvrages, quand ils furent frappés d'en haut d'une si terrible confusion : alors que, tous ceux qui ensemble, ils se consacraient à leur ouvrage au moyen d'un seul et même parler (*loquela*), abandonnèrent l'ouvrage, divisés en de nombreux parlers (*multis diversificati loquelis desinerent*), et ne purent jamais s'accorder pour réaliser une tâche commune.

7. Un parler (*loquela*) identique ne subsista que pour ceux qui se retrouvaient en une même tâche⁷ : par exemple, un parler pour tous les architectes, un pour tous ceux qui roulaient les pierres, et un encore pour tous ceux qui les travaillaient, et il en fut de même pour chaque groupe de travailleurs. Le genre humain fut ainsi éclaté (*disiungitur*) en autant d'idiomes (*idiomata*) qu'il y avait de variétés de tâches (*exercitii*) à accomplir dans cet ouvrage. Et plus les réalisations étaient excellentes, plus les parlers de leurs auteurs étaient grossiers et barbares.
8. Ceux à qui restaient l'idiome sacré n'étaient pas présents, et n'approuvaient pas l'entreprise (*exercitium*), mais se moquaient de la stupidité des travailleurs, s'en détournant avec détermination. Ce groupe, bien petit quant au nombre, appartenait, je suppose, à la descendance de Sem, le troisième fils de Noé, dont fut issu le peuple d'Israël, qui jusqu'à sa dispersion, se servit du plus ancien des parlers (*antiquissima locutione sunt usi usque ad suam dispersionem*).

I, viii

1. Nous pensons, non sans de bons arguments, que les hommes furent dispersés pour la première fois, suite à la confusion des langues précédemment rappelée, dans toutes les régions du monde, dans toutes les zones et recoins habitables.

Dante, Comedia

Paradis xxvi,

l'idiome que j'usai, et que je fis (...)
: La langue que je parlai s'éteignit toute
avant qu'à l'oeuvre inachevable
fût occupée la race de Nemrod
car jamais nul effet de la raison
par le plaisir humain, qui change
en suivant le ciel, ne fut toujours durable
Oeuvre de nature est que l'homme parle
mais ainsi ou ainsi, nature vous le laisse
faire ensuite vous-même comme il vous plaît.
Avant que je descende à l'angoisse d'Enfer
I était sur la terre le nom du bien suprême
d'où vient la joie qui m'enveloppe ;
Puis on l'appela *El* : et ce fut bien
Car l'usage des mortels est comme feuille
sur la branche, l'une va, et une autre vient.

108 Tu vuogli udir ...
114 e l'idioma ch'usai e che fei
124-La lingua ch'io parlai fu tutta spenta
125 innanzi che all'ovra inconsumabile
126 fosse la gente di Nembrot attenta
127 ché nullo effetto mai ragionabile
128 per lo piacere uman che rinnovella
129 seguendo il cielo sempre fu durabile
130 Opera naturale è ch'uom favella
131ma così o così, natura lascia
132 poi fare a voi secondo che v'abella.
133 Pria ch'i' scendessi a l'infemale ambascia,
134 I s'appellava in terra il sommo bene
135 onde vien la letizia che mi fascia
136 e *El* si chiamò poi : e ciò convene,
137 ché l'uso d'i mortali è como fronda
138 in ramo, che sen va e altra vene.

⁷ *Glossa ordinaria*, PL 113, col. 115 : « In hac divisione linguarum nihil novum fecit Deus, sed dicendi modos et formas loquularum diversis gentibus divisit. Unde easdem syllabas et ejusdem potestatis litteras aliter conjunctas in diversis linguis invenimus, et saepe eadem nomina vel verba aliud significantia ».

Adam et la nomination

Genèse, II

¹⁹ Yahvé Dieu forma de la terre tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel, et il les fit venir vers l'homme, **pour voir comment il les appellerait**, et afin que tout être vivant portât le nom que lui donnerait l'homme. ²⁰ Et l'homme **donna des noms** à tout le bétail, aux oiseaux du ciel et à tous les animaux des champs. mais, pour l'homme, il ne trouva point d'aide semblable à lui. ²¹ Alors Yahvé Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme, qui s'endormit; il prit une de ses côtes, et referma la chair à sa place. ²² Yahvé Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise de l'homme, et il l'amena vers l'homme. ²³ Et l'homme **s'écria**: "Voici cette fois celle qui est os de mes os et chair de ma chair! on **l'appellera** femme, parce qu'elle a été prise de l'homme.

19 Formatis igitur Dominus Deus de humo cunctis animantibus terrae et universis volatilibus **caeli adduxit ea ad Adam ut videret quid vocaret ea, omne enim quod vocavit Adam animae viventis ipsum est nomen eius.** 20 Appellavitque Adam nominibus suis cuncta animantia et universa volatilia caeli et omnes bestias terrae; Adam vero non inveniebatur adiutor similis eius. 21 inmisit ergo Dominus Deus soporem in Adam cumque obdormisset tulit unam de costis eius et replevit carnem pro ea 22 et aedificavit Dominus Deus costam quam tulerat de Adam in mulierem et adduxit eam ad Adam 23 dixitque Adam hoc nunc os ex ossibus meis et caro de carne mea haec vocabitur virago quoniam de viro sumpta est

Première langue : en quelle langue parla Dieu ?

(1) passages de « nomination » de Dieu pour le Jour et la Nuit (Genèse, I, 5), les cieux (I 8), la terre et les mers (I 10)

Isidore de Séville, *Etymologiae* IX, 1. La diversité des langues est sortie de l'édification de la tour après le déluge. Avant que l'orgueil de la tour ne divise la société humaine en divers sons signifiants, **il y avait pour toutes les nations une seule langue, qui s'appelait l'hébreu**, que les Patriarches et les Prophètes utilisèrent non seulement dans leurs sermons, mais aussi dans les Ecritures sacrées. Au début cependant il y avait autant de peuples que de langues, ensuite plus de peuples que de langues, parce que à partir d'une langue plusieurs peuples sortirent. **Mais quelle est la langue avec laquelle a parlé Dieu au commencement du monde, quand il a dit : Fiat lux, il est difficile de le savoir. Il n'y avait en effet pas encore de langues ...**

(2) passages où Dieu s'adresse à l'homme, interdictions et ordre (I, 16-17) : « de tout arbre du jardin tu pourras manger, mais de l'arbre de la science du bien et du mal tu n'en mangeras pas, car du jour où tu en mangeras, tu mourras ». Cf. bénédiction, I, 28, reproches après qu'Adam et Eve aient mangé le fruit, III, 8-24

Augustin, *De genesi* VIII, xviii, 37 : "Comment donc Dieu parla-t-il à l'homme ? Lui parla-t-il intérieurement, en son esprit, d'une manière toute spirituelle, en sorte que l'homme comprît avec sagesse la volonté et le précepte de Dieu sans l'aide d'aucun son ou d'aucun signe corporels ? Non, je ne pense pas que Dieu ait ainsi parlé au premier homme. Le récit de l'Ecriture laisserait plutôt à entendre que Dieu parla à l'homme dans le paradis comme il parla plus tard aux patriarches, à Abraham, à Moïse, cad en **prenant une forme corporelle.** »

IX, ii, 3 "en prononçant temporellement des mots et des syllabes ? ...en disant les paroles dans l'esprit même de l'homme ? ...par une révélation faite à l'homme par le ministère d'un ange ? ...d'une autre manière, comme les révélations faites aux prophètes ? ...par l'intermédiaire d'une créature corporelle ? ... De toutes ces hypothèses, laquelle est conforme à la réalité nous ne saurions le tirer au clair »

Le Ps-Thomas Walley explique que ce n'était pas une langue « vocale » (*vocalis expressio*) mais l'expression par Dieu de sa volonté), et qu'il y a une différence majeure entre notre *locutio* et celle de Dieu, car sa parole est performative « qui ad ejus dicere sequitur facere » (ibid).

Première langue : infuse ou inventée par Adam ?

- **Eunome** (Ive siècle) partisan de la solution naturaliste : les noms, sont comme l'essence des choses et dépendent directement de Dieu (Grégoire de Nysse, *Contra eunomium*, lib. XII, Migne PG xlv, p. 906), parce que le langage a été infusé par Dieu en l'homme, et les noms sont préexistants à l'homme

Grégoire : « nous disons que les noms décrivant les choses ont été inventés par l'habileté humaine » (*nos asserimus nomina ad res declarandas et significandas humana sollertia inventa esse* ibid. p. 990) ; cf. ibid « l'inventions de chaque nom pour la signification des choses a été pensée par nous » (*inventio verborum singulorum ad rerum significationem a nobis ipsis excogitata est*, ibid. p. 966) [comme Dieu a donné aux animaux la faculté de se mouvoir, mais leur a laissé la réalisation des premiers pas, il leur a donné la faculté de parler, mais leur a laissé la production des premières paroles] + contre Eunome : les noms ne peuvent pas être préexistants à l'homme puisqu'il fallait des organes adéquats pour les prononcer (*proprium est corporae naturae per verba cordis et animi sensus enuntiare* (ibid. 979). Donc Dieu n'a pas infusé le langage tout fait en l'homme, mais a fait l'homme capable de toute science donc aussi de langage. Pourtant Grégoire accepte aussi que le langage soit le produit et l'invention de la *logicae humanae facultatis* (994)

L'homme fut doté des *species intelligibiles* de toutes les choses, mais pouvait-il avoir ses pensées sans langage pour les exprimer ?

Thomas d'Aquin, *In sententias* I, 94, a. 3 : “Ad primum dicendum quod primus homo habuit scientiam omnium per species a Deo infusas” (Au premier argument on dira que le premier homme eu la science/connaissance de toutes les choses par les species infuses par Dieu).

On retrouve la question du langage intérieur : Dieu en infusant les espèces l'a fait au moyen d'un langage intérieur, il nous a parlé par une « inspiration intérieure », qu'on peut appeler « langage » (*locutio*) en parallèle avec le langage extérieur (Thomas d'Aquin, *De veritate* q. 18).

« *Ut videret quid vocavit ea* »

Ambiguïté : *ut videret quid vocavit ea* = pour que Dieu voie comment Adam les nommerait / pour qu'Adam voie comment il les nommerait

Certains auteurs désambiguisent leur lecture, ex. Augustin, *De genesi ad litteram* l. IX, xii, 20 : “... adductae sunt ad Adam omnes bestiae agri et omnia volatilia caeli, ut eis nomina imponeret” (toutes les bêtes des champs et tous les oiseaux du ciel furent amené à Adam afin qu'il leur donnât un nom...)

(voir Dahan, G., 1995. « Nommer les êtres : exégèse et théories du langage dans les commentaires médiévaux de *Genèse* 2, 19-20 », in S. Ebbesen (éd.), *Sprachtheorien in Spätantike und Mittelalter*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, p. 55-74.)

(1) Adam impose vraiment les noms selon ce qu'il connaît des choses

(2) Adam impose les noms qui avaient été antérieurement unis aux choses dans l'esprit divin

Thierry de Chartres, *Lectiones in Boethii librum de Trinitate* II, 53, éd. N.M. Häring, Toronto, Pontifical Institute, p. 170 Les vocables en effet sont unis dans l'esprit divin de toute éternité avant l'imposition faite par les hommes. Ensuite l'homme les imposa aux choses par ces noms qui étaient unis dans l'esprit divin. Il les imposa sous l'inspiration du Saint Esprit, selon ce qu'il nous semble. De là vient qu'il fut dit que « celui qui imposa les vocables aux choses fut le plus sage ».

(3) Adam dérive les noms par dérivation à partir de noms premiers convenant parfaitement aux choses et donnés par Dieu. (cf. infra)

(3) Il impose leurs noms aux genres premiers, non aux individus – La connaissance d'Adam est celle des *species*, des quiddités. Cf. Augustin, *De genesi* III, xii, 18 : ce sont les espèces qui ont été créés. La création s'est faite *secundum genus*.

Henri de Gand, *Lectura ordinaria super sacram scripturam* (1275/76), c. II, éd. R. Macken, Louvain, éd. Universitaires, 1972, p. 203 : « *ut videret*, en considérant attentivement et en distinguant les quiddités et les essences des choses les unes des autres, afin qu'il puisse ainsi savoir *quid vocaret ea*, c'est-à-dire *ce qu'il devrait appeler*, parce que celui qui ne définit pas et ne discerne pas quelque chose ne peut pas lui imposer de nom, comme le dit le Philosophe au chapitre VII de la *Métaphysique* (Z 1045 27-28), et le commentateur en cet endroit (=Averroès) : « celui qui ne connaît pas la chose ne peut pas lui (im)poser de nom. Personne en effet ne (im)pose de nom à une chose qu'il ne connaît pas. Et l'Écriture a parlé de manière hautement philosophique (*valde philosophice*) en disant : *quid vocaret*, et non pas en disant *quo nomine vocaret* (par quel nom il appellerait) les choses. Le nom en effet inclut deux choses : le son vocal et la signification, puisque, comme il est dit au livre IV de la *Métaphysique* (Δ1024 a8-10), il importe que le discours de celui qui parle soit un signe de quelque chose à la fois pour celui qui parle et pour celui à qui il parle, et ainsi il est question d'une chose déterminée et définie, de sorte qu'il convienne à sa définition. La *ratio* que le nom signifie est sa définition, et ainsi le nom d'une chose, comme sa définition, est un discours sur sa quiddité et son essence. Ainsi, l'imposition du nom, du point de vue du son vocal, se fait en vue de comprendre la chose signifiée le son vocal. Du point de vue du son vocal, le nom est un accident de la chose <i.e. la relation est accidentelle, non pas nécessaire> et l'imposition se fait *ad placitum*. Du point de vue de la chose, il n'en est pas ainsi : des noms différents doivent être imposés selon la diversité des choses selon leur forme, leur quiddité et leur essence. Puisque donc l'imposition des noms et leur diversité est fonction de la diversité des choses, l'Écriture s'est exprimée d'une manière particulièrement adéquate en disant : *quid vocaret ea* : *quid* en effet au neutre représente l'essence des choses. Et comme il est difficile de discerner les quiddités des choses, alors que c'est bien nécessaire à l'imposition des noms, l'Écriture a dit avant *ut videret*. Pour une imposition pure des choses, il n'y a pas besoin de *voir* beaucoup, parce que cela est très facile. Mais pour discerner les quiddité des choses, pour que leur soient imposés les sons vocaux qui leur correspondent et leur conviennent, cela est difficile, et est propre au seul savant. Et c'est d'une telle imposition que Moïse a parlé ici. Le passage revient à dire que l'homme connaît en voyant les natures et quiddités - natures et quiddités que, doté par la divine sagesse, il pouvait alors voir – quel est le nom qu'il doit leur imposer, parce qu'il n'en avait aucun de semblable à lui. Si l'on considérait simplement l'imposition pure des sons vocaux, cela n'aurait rien à voir avec le sens du passage. C'est ainsi qu'on doit pondérer les paroles de l'Écriture. ...

Ainsi Moïse décrivit comment Adam imposa véridiquement les noms aux choses, à leurs essences et quiddités, et ensuite comment il le fit proprement : parce qu'il imposa un nom à chaque chose, convenant à sa quiddité : *Appellavitque*.

Il dit en effet : *Omne enim*, comme s'il disait : il était bien qu'il voie (*ut videret*), parce ce qu'il appelait d'un nom, cela était en vérité ce qu'il devait nommer, et il ne devait pas appeler une autre chose de ce même nom, ni appeler cette chose d'un autre nom ; ainsi ce qu'il appelait « *homo* », devait être appelé « *homo* », rien d'autre ne devait être appelé « *homo* », et cela ne devait pas être appelé d'un autre nom, par exemple « *asinus* » ou « *lapis* ». Et l'Écriture parle toujours davantage du nom de la chose, qui est la quiddité intelligée par le nom vocal, que du nom vocal, qui est le son vocal lui-même. *Donc la question sur les noms porte davantage sur la chose que sur le nom, en disant : quid vocatur iste ?*

(...) *Appellavitque Adam*. ... **cuncta selon l'espèce, non selon le nombre**. En effet comme le nom est un discours sur la quiddité et l'essence, comme la définition, la quiddité est une pour l'espèce de tous les individus rangés dans cette espèce, et donc selon l'imposition réelle <i.e. selon la chose, cf. supra> du nom, le nom n'est imposé qu'à l'espèce, de même qu'on ne définit que l'espèce. C'est pour cette raison que le Philosophe dit en *Métaphysique* VII (Z 1030a 8-9) : « Les noms imposés sont communs à toutes les choses ». Les particuliers n'ont pas de noms en propre ; c'est pourquoi, quand nous donnons aux individus des appellations diverses, par exemple à Thallis (?), à Socrate, à Platon, cette appellation est creuse et vaine, parce que ces noms sont imposés par le seul nom ou son sans tenir compte des propriétés des choses, et selon le seul plaisir. Mais ce n'est pas ainsi qu'Adam imposa les noms, mais, selon l'art (*artificialiter*) et comme un excellent métaphysicien (*optimus metaphysicus*) qui connaissait les essences et les quiddités des choses, il imposa des noms différents aux seules espèces, selon la diversité de leurs essences et des choses correspondant à ces essences, afin que ce fussent là des noms essentiels, permettant d'arriver à la connaissance des essences comme les définitions ...

Henri de Gand, dans un texte postérieur (*Summa quaestionum*) distingue entre l'origine naturelle des noms et l'origine conventionnelle. Avant la chute, Adam avait la connaissance naturelle des propriétés des choses et donc pouvait faire une imposition sur un mode naturel en fonction de cette connaissance, par similitude, aux espèces. Après la chute, il perdit cette connaissance, et dut se résigner à une imposition des noms qui soit purement *ad placitum*, aux individus :

Henri de Gand, *Summa (Quaestiones Ordinariae)*, art. 73, éd. I. Rosier, « Henri de Gand, le De Dialectica d'Augustin, et l'imposition des noms divins », *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* 6, 1995, 145-253, p. 211. Cette imposition des noms, qui se fait selon la propriété de l'essence de la nature de la chose correspondant à cette propriété ... un tel mode d'imposition des verbe et noms n'est que pour celui qui est sage et qui connaît parfaitement la nature et la propriété de toute chose. C'est ainsi qu'Adam, dans son état d'innocence, doté par la divine sagesse, put connaître la chose par intellection naturelle. De là vient que comme la quiddité et l'essence correspond en elle-même à l'espèce, et que c'est par la diversité des espèces spécialissimes que se diversifient les quiddités et essences des choses qui conviennent en leur genre, et parce que sous chaque espèce elles sont les mêmes en chaque individu, par une telle imposition le nom ne fut imposé qu'aux **espèces spécialissimes et non aux singuliers** ... Mais si les genres et les individus ont des noms, ceux-ci ne sont que purement *ad placitum*, à moins qu'on impose le nom à partir d'un trait de caractère de l'individu, par exemple le nom *Artaxerxes*, qui sonne dur pour les sens, est donné à l'individu en question parce qu'il était dur ... De là vient que après l'état d'innocence aucun homme ne put parfaitement connaître la quiddité d'aucune chose ou des substances et accidents sensibles, l'homme ne put imposer selon ce mode aucun nom aux espèces. Pour cette raison tout nom donné par l'homme est *ad placitum*, même s'il peut y avoir une origine naturelle en fonction de la convenance entre la nature de la chose et du son vocal.

Les deux textes ci-dessous sont pour le premier du franciscain Pierre de Jean Olieu⁸, pour le second, anonyme, il s'agit d'un de ses élèves ou disciples⁹ (nous n'indiquons que les divergences significatives).

(Anonyme), *Ut videret quid vocaret ea*, c'est-à-dire, il le fit comme s'il voulait prouver, comment il les nommerait (*quomodo vocaret ea*). Dieu nous parle en effet sur un mode humain, comme une mère balbutiant s'adresse à son enfant.

<p>(Olieu) <i>Appellavitque Adam</i>. On peut ici se demander si Adam, avant d'avoir fait cela, avait un idiome propre (<i>proprium idioma</i>), à savoir la connaissance ou l'ordonnancement de certains sons vocaux (?) pour signifier des signifiés spéciaux</p>	<p>(Anonyme) On peut se demander si Adam avait alors la connaissance des sons vocaux terrestres (<i>terrenarum vocum</i>) ou des idiomes pour signifier des signifiés spéciaux</p>
---	--

(Olieu) S'il les avait antérieurement, alors il semble qu'il connaissait les noms des animaux, comme les noms des autres choses.

⁸ Inédit, le texte latin du commentaire sur la Genèse de Pierre de Jean Olieu ici traduit a été transcrit à partir du ms. Paris, BnF lat. 15559, f. 25va sq.

Ce texte a circulé depuis l'édition de Parme parmi les oeuvres de Thomas d'Aquin, et été attribué à divers auteurs dont Thomas Waleys. Il est disponible (avec l'attribution à Olivi) dans le corpus des oeuvres de Thomas d'Aquin, dans l'édition de Parme 1869, *Postilla in libros Geneseos* <http://www.corpusthomicum.org/xgn01.html> Ce commentaire est en fait d'un élève de Pierre de Jean Olieu, voir S. Piron, « Note sur le commentaire sur la Genèse publié dans les œuvres de Thomas d'Aquin », *Oliviana Oliviana*, 2003 - 1, [en ligne], mis en ligne le 27 juin 2006. URL : <http://www.oliviana.org/document22.html>.

Mais s'il ne les avait pas, pourquoi a-t-on dit *specialiter* <i.e. pourquoi a-t-on parlé d'espèces>? puisqu'il lui fallait alors imposer de nouveaux noms – ce qu'il pouvait très bien faire, puisqu'il n'y a pas besoin de grandes connaissances pour imposer les noms primitifs, alors qu'il en faut beaucoup pour les noms dérivés. En outre, s'il n'en avait aucune connaissance, Dieu voulut voir *quels noms il imposerait sur telle chose plutôt que sur telle autre*.

<p>(Olieu) On peut répondre à cela que si Adam imposa les noms à certaines choses comme à certains animaux, alors il est vraisemblable qu'il ait imposé aux premiers genres ou raisons des êtres et aux premiers corps du monde, aux premiers principes des choses simples ou des choses mélangés des noms pour ainsi dire dérivés des premiers. Et parce que dans cette seconde (opération) il fallut un génie spécial, et une connaissance des principes de ceux dont la dénomination était requise, alors il fut faite ici une mention spéciale de la nomination (<i>agnominatio = paronomase ?</i>) des animaux – il ne voulut pas en effet que cette seconde nomination soit dans un temps postérieur à la première, ou alors seulement selon un ordre naturel et causal.</p>	<p>(Anonyme) On répondra qu'il est vraisemblable qu'Adam ait <i>reçu</i> les noms des premiers genres, des premiers corps du monde, aux premiers principes des choses simples ou des choses mélangés.</p> <p>Ou alors il les nomma d'abord à plaisir (<i>ad placitum</i>)</p>
<p>Mais s'il a reçu la connaissance des premiers noms de Dieu, il resta cependant l'imposition seconde à son génie, comme si elle était déduite des premiers noms selon l'art (<i>artificialiter</i>)</p>	<p>Dieu laissa à l'homme la nomination des animaux par une certaine dérivation dès le début.</p>

Et je parle de dérivation non pas seulement celle qui se fait par la flexion de plusieurs noms ou sons vocaux à partir d'une matière première, mais aussi de celle qui se fait par des déplacements sémantiques (*transumptiones*), par des relations de similitudes et d'analogie.

Ipsum est nomen eius. On voit à partir de cela que les noms des animaux tels qu'ils furent appelés chez les hébreux jusqu'aux temps de Moïse furent les mêmes que ceux d'Adam. De cela suit que la langue d'Adam demeura chez les Hébreux.

Première langue : l'hébreu / langue aujourd'hui disparue

Augustin, De civitate Dei XVI

- L'hébreu première langue, mais qui n'a été nommée comme telle qu'après la division

- L'hébreu comme langue qui a échappé à la punition
- Les 72 langues et nations – rapport entre les nations et les langues

De civitate Dei XVI, XI, 1. Ainsi donc, quand il n'y avait qu'une seule langue (*lingua*) pour tous, cela n'empêchait pas les fils d'Heber de pestilence d'exister ; car il n'y avait qu'une seule langue avant le déluge, et pourtant à l'exception de la famille du juste Noé, tous méritèrent d'être exterminés : de même, quand un orgueil impie valut aux nations d'être punies et divisées par la diversité des langues, et à la Cité des impies de recevoir le nom de « confusion », c'est-à-dire Babylone, il y eut une seule famille, celle d'Heber, destinée à conserver la langue que tous parlaient auparavant. (...)

Et comme sa famille lors de la division des nations en langues différentes (*diuisis per alias linguas ceteris gentibus*), conserva la sienne – laquelle était d'abord commune à tout le genre humain, comme on le croit non sans raison – cette langue fut depuis appelée hébraïque. Car il fallut la distinguer des autres par un nom propre, comme les autres aussi d'ailleurs. Quand elle était seule, elle n'avait pas de nom particulier : c'était la **langue** (*lingua*) humaine, ou le **langage** (*locutio*) humain, que parlait seul tout le genre humain.(...)

On doit croire aussi que celle-là était la langue commune primitive, parce que la pluralité et les variations des langues furent l'effet d'un châtement auquel assurément devait échapper le peuple de Dieu. Et ce n'est pas sans raison qu'Abraham, après l'avoir conservée, ne put la transmettre à tous les descendants mais aux seuls fils de Jacob qui, rassemblés d'une manière plus insigne et plus éminente en peuple de Dieu, purent obtenir les alliances de Dieu et avoir en eux la famille du Christ. Héber lui-même ne transmet pas cette langue à toute sa descendance mais seulement à la lignée dont les générations conduisent à Abraham. Voilà pourquoi, bien que l'existence d'une race d'hommes pieux ne soit pas clairement mentionnée à l'époque où Babylone fut fondée par des impies, cette obscurité du texte n'a pas pour effet de tromper la sagacité du chercheur mais plutôt de l'exercer. On lit, en effet, qu'il y eut à l'origine une seule langue pour tous, et l'on voit qu'Héber est nommé en tête de tous les fils de Sem, bien qu'il appartienne à la cinquième génération ; d'autre part, on appelle hébraïque la langue consacrée par l'autorité des patriarches et des prophètes, puisqu'elle était non seulement celle de leur conversation ordinaire, mais surtout celle des Saintes Ecritures. Si maintenant on cherche, lors de la division des langues, où a pu se conserver celle que tous parlaient, - et là où elle s'est conservée, certes, le châtement d'un changement de langue n'a pas sévi – que vient-il à l'esprit, sinon qu'elle est demeurée dans la race de celui dont elle a reçu le nom ? Et n'est-ce pas un signe éclatant de la justice de cette race que, tandis que les autres étaient châtiées par le changement des langues, pareille punition ne l'a pas touchée.

3. Autre difficulté encore : comment Heber et son fils Phalech ont-ils pu chacun faire une nation, alors que la langue est demeurée commune ? Car, en vérité, une est la nation hébraïque, prolongée depuis Heber jusqu'à Abraham et par celui-ci à sa suite, jusqu'au moment où Israël devint un grand peuple. Comment donc tous les descendants des trois fils de Noé ont-ils fondé chacun une nation, si Heber et Phalech ne l'ont pas fait ? C'est qu'il est assez probable que le fameux géant Nébrotch a lui aussi fondé sa nation, mais il fait l'objet d'une mention spéciale en raison de sa puissance et de sa taille remarquables, de sorte que **demeure le nombre de soixante douze nations et langues**. Phalech, lui, est nommé non comme père d'un peuple, car il est hébreu et de langue et de race, mais pour avoir vécu à l'époque mémorable où la terre fut divisée.

Bède, PL 91, 50 : Il semble que la première langue du genre humain fut l'hébreu, puisque tous les noms que nous lisons dans la *Genèse* jusqu'à la division des langues furent de ce langage. (*Prima autem lingua fuisse generi humano Hebraea videtur, ex eo quod nomina cuncta que usque ad divisionem linguarum in Genesi legimus, illius constat esse loquelae.*)

Problème de l'évolution et de la diversité des langues

« *omne enim quod vocavit Adam animae viventis ipsum est nomen eius* » (tout nom par lequel Adam a nommé les êtres vivants, cela est leur nom)

Questions : qu'en est-il des êtres qui n'ont pas été nommés ? comment concilier cela avec la diversité constatée des noms dans les différentes langues ? Cf. Bonaventure, *In Sententias* II, 23, art. 3 : « ceci n'a pas l'air vrai, puisqu'il y a au contraire une grande mutation de ces noms selon la diversité des peuples, comme on le voit bien chez nous : certains utilisent certaines désignations propres, d'autres d'autres ». (Il répond à l'aide du passage d'Augustin ci-dessous)

Augustin, *De genesi ad litteram* l. IX, xii, 20 : « Comment en effet interpréter cette anomalie qu'Adam ait donné un nom aux oiseaux et aux animaux terrestres, et n'en ait pas donné (*nomina imposuit*) aux poissons et à tous les animaux qui nagent ? Si l'on interroge les langues humaines (*linguae humanae*), tous ces êtres ont reçu le nom que les hommes en parlant ont posé (*quemadmodum eis homines loquendo nomina posuerunt*). Non seulement les êtres qui sont dans les eaux ou sur les terres, mais aussi la terre elle-même, l'eau, le ciel, ce qu'on voit dans le ciel, ce qu'on n'y voit pas, mais qu'on croit y être, ont reçu des noms divers selon la diversité des langues. Nous savons, il est vrai, que *primitivement il n'y eut qu'une seule langue*, avant que l'orgueil des constructeurs de la tour bâtie après le déluge eût divisé l'humanité par l'emploi de différents signes vocaux. Quelle a été cette langue, à quoi bon nous le demander, quelle qu'elle fut ? Du moins est-ce une langue qu'Adam parlait alors et, si elle subsiste encore aujourd'hui, elle renferme ces sons articulés à l'aide desquels le premier homme imposa un nom (*nomina imposuit*) aux animaux terrestres et aux oiseaux. Est-il donc croyable qu'en cette même langue les noms des poissons aient été inventés non par l'homme, mais par Dieu qui les aurait ensuite enseignés à l'homme ? Si même il en fut ainsi, pourquoi en fut-il ainsi : sans nul doute ce fait aurait-il une mystérieuse signification. Mais il est vraisemblable que l'homme imposa un nom aux différentes espèces de poissons au fur et à mesure qu'il apprit à les connaître. Par contre les bestiaux, les bêtes et les oiseaux furent amenés à l'homme afin que, les voyant rassemblés sous ses yeux et distinguant les différentes espèces, il puisse leur imposer un nom, alors qu'à ces animaux aussi il aurait pu imposer un nom peu à peu, mais bien plus rapidement qu'aux poissons, si ce rassemblement n'avait pas eu lieu : pourquoi cela, sinon pour signifier quelque chose qui vise à annoncer des événements futurs ?

Sur la contradiction du récit de la Genèse

- En Gen. x, 20 : « Tels sont les fils de Cham, suivant leurs familles et leurs langues, dans leurs pays et leurs nations » (répété en Gen. x, 31) > implique qu'après la dispersion, il y avait plusieurs langues.
- En Gen. xi, 1 : « Toute la terre avait une seule bouche et tous les hommes une seule voix » (*Erat omnis terra labium unum, et vox una omnibus*)

Augustin, *De doctrina Christiana* l. III, c. xxxvi, 53

« Toute la terre avait une seule bouche et tous les hommes une seule voix (*vox*) », c'est-à-dire qu'une seule langue (*lingua*), paraît signifier que déjà, à l'époque où les fils de Noë étaient dispersés, en îlots de nations, sur la terre, ils parlaient une langue commune à tous. Ce qui, sans aucun doute, est en contradiction avec les textes précédents, où il a été dit : « classés par tribus d'après leurs langues ». On ne saurait dire, en effet, que les tribus, après avoir constitué chacune des nations, avaient chacune une langue, vu que toutes avaient une langue commune. Voilà pourquoi, c'est par une récapitulation que l'Écriture a ajouté : « Toute la terre avait une seule bouche et tous les hommes une seule voix ». Elle reprend, en cachette, son récit de plus haut, pour raconter comment il s'est fait que les hommes, après avoir parlé une seule langue commune à tous, se sont divisés pour en parler un plus grand nombre. Elle nous raconte immédiatement après la construction de cette fameuse tour, où leur fut infligé, par un jugement divin, le châtement de leur orgueil. La tour faite, ils se dispersèrent sur la terre, classés d'après leurs langues.

Autre explication sur *Erat omnis terra labium unum, et vox una omnibus*, S. Philastri, *De haeresibus* : avant la confusion, les hommes avaient la capacité de comprendre toutes les langues : « il y avait chez

tous la même langue (*lingua*) et le même discours/langage (*sermo*), mais pas le même usage des vocables, mais la même intelligence chez tous les locuteurs et auditeurs » (*erat in omnibus lingua et idem sermo, non quidem eorumdem vocabulorum usus, sed eadem omnium loquentium et audientium intelligentia*). C'est ce « don des langues » qui leur fut restitué à la Pentecôte.

Episode de Psammetic (*rapportée par Cf. Tertullien, Ad nationes lib. I, cap. 8, PL I, 284*)

(Voir voir M.L. Launay, « Un roi, deux enfants et des chèvres : le débat sur le langage naturel chez l'enfant au XVIe siècle », dans *Studi Francesi n. 72, 1980, p. 401-414*)

Version de Salimbene (chronique historique et politique, fin XIIIe s.)

Nunc de superstitionibus Friderici aliquid est dicendum.

(...)

Secunda eius superstitio fuit quia voluit experiri cuiusmodi **linguam** et **loquelam** haberent pueri, cum adolevisent, si cum nemine loquerentur. Et ideo precepit baiulis et nutricibus ut lac infantibus darent, ut mammas sugerent, et balnearent et mundificarent eos, sed nullo modo blandirentur eis nec loquerentur. Volebat enim cognoscere utrum **Hebream linguam** haberet, que prima fuerat, an Grecam vel Latinam vel Arabicam aut certe **linguam** parentum suorum ex quibus nati fuissent. Sed laborabat incassum, quia pueri sive infantes moriebantur omnes. Non enim vivere possent sine aplausu et gestu et letitia faciei et blanditiis baiularum et nutricum suarum.

La seconde superstition fut qu'il [Frédéric II] voulut rechercher quelle langue (*lingua*) et parler (*loquela*) avaient les enfants, quand ils grandissaient, s'ils n'avaient parlé avec personne. Et donc il ordonna aux messagers et aux nourrices de donner du lait aux enfants, qu'elles les allaitent, les baignent, et les lavent, mais sans leur prodiguer de caresses ni leur parler. Il voulaient en effet savoir s'ils auraient la langue hébraïque, qui fut la première, ou la grecque, la latine, ou l'arabe, ou la langue de leurs parents qui leur avaient donné naissance. Mais il travailla en vain, parce que les nourrissons ou les enfants moururent tous. Ils ne pouvaient pas en effet vivre sans bruits, gestes ou signes de joie des visages, et sans les caresses de leurs gardiens et de leurs nourrices.

Boèce de Dacie, *Modi significandi*, p. 24 : « Si des hommes étaient élevés dans un désert, de telle sorte qu'ils n'entendent jamais la parole (*loquela*) d'autres hommes ni ne reçoivent quelque enseignement que ce soit sur la manière de parler, ils exprimeraient les uns aux autres leurs sentiments naturellement et de la même manière » (*Si homines aliqui in deserto nutrentur, ita quod nunquam aliorum hominum loquelam audirent nec aliquam instructionem de modo loquendi acciperent, ipsi suos affectus naturaliter sibi muto exprimerent et eodem modo*)

Babel et la pentecôte

La division des langues avec Babel fait pendant au don des langues de la Pentecôte

Augustin, psaume 54, par. 11 : « Par la superbe des hommes furent divisées les langues, par les humbles apôtres se rassemblèrent les langues ; l'esprit de superbe dispersa les langues, l'esprit saint rassembla les langues »